

*Jean Rolin*

# Chrétiens

**JEAN  
ROLIN**

**P.O.L**

Extrait de la publication



# Chrétiens

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA CLÔTURE, 2002

*chez d'autres éditeurs*

JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès,  
1982, Payot, 1995

L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983

VU SUR LA MER, Bueb & Reumaux, 1986

LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988, Payot, 1992 (Prix  
Albert Londres 1988)

LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escam-  
pette, 2001

CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994

JOSÉPHINE, Gallimard, 1994

ZONES, Gallimard, 1995, coll. « Folio », 1997

L'ORGANISATION, Gallimard, 1996, coll. « Folio », 1999 (Prix  
Médicis 1996)

C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian  
Bourcart, Le Point du jour, 1998

TRAVERSES, NIL, 1999

CAMPAGNES, Gallimard, 2000

Jean Rolin

# Chrétiens

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2003  
ISBN : 2-86744-971-5

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Parfois, on remarque un certain laisser-aller dans l'application du couvre-feu : des gens sortent sur le pas de leur porte, échangent quelques mots avec les voisins, puis se glissent jusqu'à l'épicerie du coin dont les volets de fer s'entrouvrent pour les accueillir. Les rues les plus abritées de la vieille ville, autour du marché, présentent une animation presque normale. Même sur les grands axes, des taxis jaunes et d'autres véhicules se hasardent, certains arborant des pavillons dérogatoires dont quelques-uns – par exemple celui du Saint-Siège – sont de pure fantaisie. En cas de rencontre avec une patrouille israélienne, de telles infractions aux règles du couvre-feu, même par une journée ordi-

naire, peuvent entraîner la confiscation du permis de conduire, des clés du véhicule ou de celui-ci tout entier. Toute tentative de se soustraire à un contrôle expose évidemment le contrevenant à des risques beaucoup plus graves. Et puis d'autres jours, parce que des affrontements ou des arrestations ont eu lieu dans les heures précédentes, parce que c'est le jour du prêche, ou l'anniversaire du Hamas, ou celui de telle autre formation politico-militaire palestinienne, ou bien sans raison, au moins de votre point de vue, sinon du leur, il arrive que le couvre-feu soit appliqué dans toute sa rigueur. À certains signes, on peut reconnaître, ou du moins présumer, que le couvre-feu sera plus ou moins strict : si les véhicules de l'armée ou de la police israélienne, équipés de haut-parleurs et d'avertisseurs sonores très puissants, commencent dès avant l'aube à haranguer les habitants pour leur enjoindre de rester chez eux, la journée s'annonce mal. Et de même si, par la suite, les véhicules militaires ou policiers renouvellent à de nombreuses reprises leurs patrouilles sur les grands axes, en particulier la route d'Hébron ou la rue de la Crèche. Il arrive aussi que la journée se présente bien et ne tienne pas ses promesses : ainsi quand



une levée du couvre-feu, annoncée la veille au soir, est annulée dans la nuit ; ou quand une telle levée, qui normalement s'étend de 8 heures à 16 heures, est écourtée brutalement, sans préavis. De toutes les épreuves qu'inflige aux habitants de Bethléem le régime du couvre-feu, son rétablissement inopiné, en milieu de journée, est sans doute la plus débilissante, parce que de tels à-coups ruinent leurs efforts pour maintenir envers et contre tout un certain niveau d'activité.

Ce jour-là, le lundi 9 décembre 2002, on pressent dès le début de la matinée que le couvre-feu sera rigoureusement appliqué. Le bruit court que des arrestations ont eu lieu à Bethléem la nuit dernière, et aussi que « l'armée aurait tiré au canon à Beit Sahour », ce qui ne peut être qu'une galéjade. Mais les galéjades font partie du tableau, surtout dans la mesure où beaucoup de gens sont disposés à les prendre pour argent comptant. Au milieu de la matinée, la place de la Nativité est déserte, balayée par un vent froid, son revêtement scarifié par les chenilles des véhicules blindés de transport de troupes. Même les gamins qui habituellement traînent dans le coin à longueur de journée, nerveux et hâbleurs, armés de frondes ou de bouteilles

vides, attendant qu'un véhicule israélien se présente pour lancer au jugé quelques projectiles et s'enfuir à toutes jambes, laissant à d'autres qu'eux le soin de payer les pots cassés, même les gamins, en ce lundi 9 décembre, sont invisibles. On ne voit de vivant que des chats errants, mais alors en grand nombre, certains occupés à dévorer des ordures éparses, d'autres à mettre en perce des sacs-poubelles.

Moins les rues sont animées, plus on sent peser sur soi le regard des martyrs dont les portraits vous tiennent compagnie tout au long de la traversée de la vieille ville, affichés sur les murs ou les volets de fer des boutiques. Il y en a de toutes sortes, des hommes pour la plupart mais aussi quelques femmes, des jeunes et des vieux, des barbus et des glabres, des civils et des combattants, ces derniers ayant posé pour la photographie avec leurs armes. Certains ont des visages menaçants, qui inspirent la crainte, d'autres, y compris parmi les combattants, ressemblent à des premiers communiant. À force de croiser leurs regards, comme dans d'autres parties du monde ceux des stars ou des figurants de la publicité, on développe inévitablement de l'aversion pour certains et pour d'autres de la sympathie. Au début du mois de décembre, le plus remar-

quable et le plus omniprésent des martyrs est un type âgé peut-être d'une quarantaine d'années, sans doute de grande taille, à en juger par sa carrure, avec un visage de révolutionnaire mexicain, large et plat, sombre, barré par une très longue moustache. Les affiches se détachent sur fond de graffitis noirs, rouges ou verts, émanant de différentes formations politico-militaires palestiniennes, le vert passant pour être la couleur du Hamas ou du Djihad islamique, le noir celle du Fatah, le rouge celle de groupes classés plus à gauche. À Bethléem et dans les villes voisines de Beit Sahour et de Beit Jala, on observe également, sur les murs, beaucoup de faucilles et de marteaux, témoins de l'obstination d'un courant de pensée désormais marginal, mais qui jadis permettait aux mécréants, et singulièrement aux chrétiens, d'affirmer leur radicalisme dans un cadre non confessionnel où leur tare originelle n'était que faiblement ressentie.

Au confluent de la rue Paul-VI – que personne, à ma connaissance, n'appelle ainsi – et de la rue Farahiyeh, sur la place triangulaire formée par leur rencontre, une odeur de pain frais émane de la boulangerie des salésiens : si rigoureux que soit le couvre-feu, celle-ci débite imperturbablement ses

pains ronds, réputés les meilleurs de Bethléem, et dont quelques centaines sont distribuées gratuitement, chaque matin, à des familles dûment enregistrées comme nécessiteuses. Plus large, désormais, la rue Paul-VI amorce bientôt sa descente vers ce grand carrefour, à l'intersection de la route d'Hébron, qui est en temps normal l'un des plus animés de la ville, et sous couvre-feu l'un des plus déplaisants à franchir. La largeur et le tracé rectiligne de la route d'Hébron, menant d'un barrage israélien à un autre, en font l'un des axes les plus régulièrement empruntés par les véhicules de patrouille, et l'un de ceux où les piétons sont le plus visibles. En amont de ce carrefour, depuis l'intersection de Paul-VI et de Gamal-Abdel-Nasser, on découvre en contrebas, sur la droite, les bâtiments de l'hôpital de la Sainte-Famille, devant lequel il est fréquent que stationnent de petits blindés, puis la large chaussée de la route d'Hébron, divisée en son milieu par un terre-plein, et de l'autre côté l'amorce de cette interminable rue qui mène en droite ligne à Beit Jala. Chrétienne et orthodoxe, au moins pour la très grande majorité de ses habitants, Beit Jala s'étage sur les pentes d'une colline, face à une autre colline un peu plus élevée dont la sépare

un ravin, et au sommet de laquelle s'alignent les immeubles, neufs ou récents, marquant le bord externe de la colonie juive de Gilo. Avant que les Israéliens ne réoccupent Bethléem, en mars 2002, il était fréquent que des combattants palestiniens ouvrent le feu, depuis Beit Jala, sur Gilo, attirant en retour des tirs souvent exécutés par des chars ou des hélicoptères. Au passage, il convient de noter que les maisons visées par ces tirs de représailles étaient en général habitées par des chrétiens, que les combattants, eux, ne l'étaient pas, du moins pour la plupart, et qu'ils avaient omis de consulter les riverains avant d'exposer leurs demeures à une destruction à peu près inéluctable.

Le vent a fraîchi, il souffle maintenant en rafales qui animent d'une vie brève et furieuse les déchets dont le sol est jonché. Un grand emballage de carton, aplati, se redresse, reprend sa forme parallélépipédique et traverse en trombe la rue Paul-VI avant de s'affaisser à nouveau. Autrement, rien, pas une âme qui vive, et si loin que l'on puisse voir de part et d'autre du carrefour, pas le moindre véhicule en mouvement sur la route d'Hébron. Enjambant celle-ci, sur la droite, une arche métallique supporte deux panneaux publicitaires repré-

sentant une chambre à coucher et un séjour, équipés l'un et l'autre d'un mobilier que l'on devine lourd et malcommode. L'ensemble paraît avoir été conçu pour des ogres. En cette matinée du 9 décembre, il faut faire un effort pour imaginer que ce carrefour puisse offrir en d'autres circonstances un emplacement publicitaire recherché. Une fois franchie la route d'Hébron, la longue rue droite qui mène à Beit Jala plonge tout d'abord vers le fond d'un ravin avant de remonter sur le versant opposé, avec une égale impétuosité, et cette particularité du relief fait que les objets qui se déplacent sur cette artère, ou qui la bordent, apparaissent de loin comme vus au téléobjectif. À de longs intervalles, un véhicule l'emprunte à vive allure. De part et d'autre, les bâtiments – un immeuble de l'UNWRA (l'organisme des Nations unies en charge des réfugiés), un hôpital, un hôtel vide et fermé... – alternent avec les friches : chantiers laissés en plan, terrains vagues et prairies à moutons jonchés de cailloux, lambeaux de vergers ou d'oliveraies envahis par les déchets domestiques, profondes excavations creusées dans la roche claire. Sans doute ces excavations, parfois considérables, étaient-elles destinées à accueillir les fondations

d'immeubles qui jamais ne sortiront de terre. Ou peut-être plus tard, une fois la paix revenue, autant dire Dieu sait quand. Ce paysage composite illustre la manière dont se sont développées la ville de Bethléem et ses deux voisines, Beit Jala et Beit Sahour, au jour le jour, sans aucun plan décelable, tendant à se rejoindre et englobant dans leur expansion des pans mal résorbés d'espace rural. Dans la partie ascendante de cette rue – à laquelle les cartes libellées en anglais se contentent de donner le nom de « Main Street » – elle est bordée sur la droite par une usine de taille de pierre, Atlas Marble, aujourd'hui réduite au silence, mais très bruyante, et environnée d'une fine poussière, quand les circonstances le permettent. Des immeubles donnant sur la rue, en approchant de la place qui marque l'entrée du bourg, s'écoulent de balcon en balcon, puis sur le trottoir, de longs filets d'eau mêlée de produits d'entretien, sans qu'aucune ménagère soit visible. À l'entrée de Beit Jala on entend tout de même pétarader le moteur d'une bétonnière, tandis que s'élève la voix d'un gamin vendant à la criée des pains ronds.

Après mon entretien avec le directeur du séminaire latin de Beit Jala – le seul établissement de ce genre en Palestine –, je suis redescendu vers Bethléem à pied, comme j'étais venu, et par le même chemin. Au lieu d'avoir Bethléem dans mon dos, j'avais désormais la ville en face de moi. Le vent soufflait toujours assez fort pour maintenir en l'air quantité de poussières et de sacs en plastique. « Main Street », la rue droite et doublement pentue, était un peu plus animée que tout à l'heure : à mi-chemin entre le séminaire et l'intersection de la route d'Hébron, là où la pente s'inversait, on apercevait sur la gauche une bétonnière en activité et quelques ouvriers s'affairant tout autour. Au



retour, je faisais route avec un jésuite rencontré dans la cour de récréation du séminaire, où il enseignait plusieurs disciplines apparentées à la philosophie. Le jésuite était vêtu d'une parka sombre et embarrassé de deux grands sacs dont je lui offris sans succès de porter la moitié. Rentrant de voyage, il était arrivé de Jérusalem en taxi, au milieu de la nuit précédente, s'était fait refouler au barrage permanent établi par l'armée israélienne sur la route d'Hébron, en amont de la tombe de Rachel, avait dû contourner toute l'agglomération pour s'introduire à pied dans Beit Jala par l'un des points de passage situés sur les hauteurs de cette ville et non gardés, ou gardés par intermittence, cette négligence sporadique de l'occupant permettant à quelques piétons audacieux de s'affranchir, à leurs risques et périls, des contraintes du couvre-feu. Puis toujours à pied, et dans l'obscurité, il avait traîné sa lourde valise depuis les hauteurs de Beit Jala jusqu'à son domicile, situé à Bethléem dans le voisinage de l'université. Une telle audace forçait l'admiration, même si, d'un autre côté, on pouvait se demander pourquoi il n'avait pas eu la patience d'attendre au moins le lever du jour, toute rencontre fortuite avec une patrouille israélienne étant

évidemment beaucoup plus dangereuse de nuit. En chemin, nous devisions, le jésuite et moi, et je remarquai sans surprise que mon projet d'écrire quelque chose sur les chrétiens de Palestine éveillait chez lui beaucoup plus de méfiance que de sympathie. Mine de rien, il me demanda par exemple si j'avais lu Valognes ou Peroncel-Hugoz, deux auteurs contemporains qui ont en commun une vision assez pessimiste de la condition des chrétiens en terre d'islam. En admettant les avoir lus, et en omettant de stigmatiser ce pessimisme, je me trahissais comme un mauvais sujet. Cet aveu fit que la conversation prit un tour languissant. Un peu plus tôt, il en était allé de même avec le père Maroun, le directeur du séminaire, lorsque j'avais abordé, avec beaucoup de précautions, cependant, cette question si délicate des relations avec l'islam. Le père Maroun m'avait surpris, tout de même, en professant que les chrétiens de Palestine étaient « de culture musulmane », ou que « le dialogue islamo-chrétien le plus sérieux, le plus profond », était celui qu'il entretenait avec le Hamas. Un groupe auquel il ne semblait pas avoir grand-chose à reprocher, les attentats eux-mêmes n'étant qu'une conséquence apparemment inéluctable, et

donc échappant à tout jugement, de l'oppression subie par les Palestiniens. À propos des familles chrétiennes dont les maisons avaient été détruites, à la périphérie de Beit Jala, par suite des échanges de tirs avec la colonie juive de Gilo, le père Maroun, qui avait hébergé plusieurs de ces familles dans les locaux du séminaire et y gardait encore le mobilier de quelques-unes, s'étendait volontiers sur leur désarroi, tel que certaines avaient décidé de s'expatrier, mais il se refusait à envisager, même si peu que ce soit, la responsabilité des combattants qui avaient réquisitionné leurs maisons de vive force pour les utiliser comme positions de tir. Et de même il écartait toute suggestion que la volonté de pousser les chrétiens vers la sortie entre pour une part, même minime, dans le choix de telles positions, ou que les familles victimes de ce choix puissent en éprouver la moindre amertume contre les francs-tireurs, sinon, bien entendu, contre les Israéliens dont la riposte disproportionnée avait réduit leurs maisons en cendres. Quant à moi, je peux certifier que cette magnanimité sacrificielle n'était aucunement partagée par celle de ces familles avec laquelle j'aurai l'occasion de m'entretenir par la suite, même si, malheureusement, la

crainte de l'exposer à des représailles, et par surcroît au désaveu de son Église, seule force susceptible de la protéger, m'interdit d'identifier cette famille ou même de citer plus précisément son témoignage.

Ainsi cheminions-nous, le jésuite et moi, lui appesanti de ses deux besaces, moi les mains libres, au milieu des sacs en plastique volants et des sifflantes poussières, tandis que dans le ciel de gros nuages porteurs de pluie se déplaçaient rapidement d'ouest en est, et que sur la route, par bonheur, aucune patrouille israélienne ne se montrait. Nous avions franchi sans encombre la route d'Hébron, de nouveau, laissant cette fois sur la gauche le portique supportant les deux publicités pour du mobilier lourd et malcommode à l'usage éventuel des ogres. À cette occasion, je remarquai que le carrefour, en plus de ces empreintes de blindés qui marquent assez uniformément le macadam de toutes les villes palestiniennes, présentait des traces déjà anciennes d'affrontements, poteaux métalliques tordus ou murs noircis par le feu. Au fur et à mesure que nous approchions de sa destination, le jésuite devenait de plus en plus pensif, ou taciturne, et cette froideur m'affectait d'autant plus

Achévé d'imprimer en septembre 2003  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1825  
N° d'imprimeur : 032207  
Dépôt légal : octobre 2003

*Imprimé en France*



Jean Rolin  
**Chrétiens**

Cette édition électronique du livre  
*Chrétiens* de JEAN ROLIN  
a été réalisée le 8 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2003  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782867449710 – Numéro d'édition : 2768).  
Code Sodis : N45310 - ISBN : 9782818008287  
Numéro d'édition : 230326.